

Sortir du trou

Odile Massé

Sortir du trou

Dessins de
Jean-Claude Terrier

Lecture d'
Emmanuel Laugier

L'Atelier contemporain
François-Marie Deyrolle éditeur

Sortir du noir

Quelqu'un se parle, autant qu'il parle il cherche à vérifier sa voix, à en rendre palpable l'écho résonnant contre les parois d'un espace, d'un trou, d'une grotte. Quelqu'un cherche la petite lumière qui signalerait le dehors, l'endroit où la ligne d'un horizon lui permettrait de trouver les points cardinaux. Où est-il ce quelqu'un, à quel endroit de lui-même se trouve-t-il pour ne plus savoir même s'il n'a pas été l'objet de sa propre invagination? Dans une baleine? Mais aussi loin des soies de ses fanons qu'aucun Achab n'est imaginable; peut-être dans un cylindre, mais rien n'y résonne, et rien n'en dit la limite; dans un sac, un fourreau, un coffre... Mais rien n'y suffit, pas même la conque où Robinson retrouve la tiédeur d'un placenta reformé pour y jouir, ni encore quelque caverne dont le creux aura logé le museau d'un animal, ses mouvements en troupeau, superposés, cinétiques... On n'entend pas la rage vorace non plus des enfants de Quinzinzili (Régis Messac), livrés qu'ils sont à eux-mêmes, sans rien d'un langage sinon leurs vociférations animales... Il n'y a qu'une voix, ici, dans le noir, et peut-être quelque chose d'un corps autour. Imagination morte, imaginez... Jusqu'au vertige d'un doute où, sous ces vêtements, ces chapeaux, ne se logeraient pas même les quelques ressorts d'un automate, mais un vide retourné sur lui-même, un orifice sans fin, un ruban de Möbius... Comme si ce quelqu'un avait été avalé par sa propre intériorité, à peine perçue, appréhendée, celle-ci l'aurait enveloppé de son grand châte de terreur, faisant d'un seul mouvement le noir sur lui-même... Mais jusqu'où? est l'une des questions que pose le livre d'Odile Massé, jusqu'à la solitude de cette zone non dirigée où quelqu'un viendra...

EMMANUEL LAUCIER

J'étais au fond d'un trou.

7

*Sortir
du trou*

C'était un trou profond, vaste et sauvage.

Un trou profond et noir.

Un trou sans nom.

et je ne voyais rien, ne sentais rien, aucune paroi, rien
d'autre que le vide autour de moi et le sol nu sous
mes pieds, l'air semblait si épais que j'avais du mal à
respirer, j'étouffais, doigts ouverts j'étendais les bras
mais j'avais beau les écarter, rien, j'écarquillais les
yeux, faisais quelques pas dans un sens dans l'autre,
rien

c'était comme si un bandeau opaque me privait du
souffle, de la vue, de la raison

noirceur pénétrant jusqu'au plus profond

et j'avais peur de m'éloigner, peur de quitter ce lieu
obscur où je me trouvais sans savoir pourquoi ni
comment, peur de me perdre, j'avais peur

le moindre mouvement, me disais-je, le moindre
mouvement ne me fera-t-il pas encore tomber plus
bas

car j'avais dû tomber de haut, oui, tomber de très
haut pour me trouver si bas, quelle chute ç'avait dû
être, sinon comment expliquer ma présence ici, au
fond de ce trou sans nom

mais la mémoire me manquait

je posais des questions, cherchais en moi-même,
tremblais, et ma pensée fuyait en permanence vers
des régions inconnues où les ténèbres l'absorbaient

Je croyais entendre des frottements, des glissements, des murmures.

Dans le noir, me disais-je, dans le noir tout est possible ! et je pensais aux bêtes qui gisent dans l'ombre, scolopendres araignées rats serpents, je pensais aux dragons endormis, aux gnomes qui rongent le sol sous nos pieds, à leurs frissons, grondements et lourdes respirations, je pensais que les monstres de mes rêves m'attendaient là, tapis dans le noir, ils m'attendaient à n'en pas douter, m'attendaient à l'affût, patiemment, ils guettaient tout autour, peuplant le vide pour m'observer sans bruit, je sentais leurs regards nyctalopes sur moi, il me semblait qu'au moindre signe de ma part, un signe que j'ignorais, il me semblait qu'à tout instant la horde allait se précipiter pour me dévorer, pattes innombrables, pinces, mandibules, trompes et suçoirs, anneaux, larves, nervures, cliquetis des écailles en mouvement, masse grouillante qui pour le moment se taisait, agitant ses antennes en silence, et je n'osais plus faire un geste, plus même respirer.

Mais comment, disais-je encore, comment survivre sans respirer ?

J'écoutai – rien. Rien que mon cœur battant, les pulsations du sang dans ma gorge, le bruit ténu du souffle que je retenais. Les bêtes noires étaient loin, peut-être même absentes.

Se pourrait-il, pensai-je soudain, se pourrait-il que les choses soient à l'inverse ? Se pourrait-il que le monde qui m'est connu se soit tout entier retourné, me faisant ainsi devenir l'animal qu'on traque ? Suis-je moi-même une proie ?

On dit que le noir exacerbe les sens : exerçons-les donc.

Je levai la tête, ouvris les narines, reniflai. Rien. Je ne percevais rien. A peine une odeur âcre de souterrain, ce qui était pour le moins normal, mais rien d'autre. Pas de musc, pas de traces, pas de relents animaux. Mon flair, décidément, n'était pas plus développé que celui d'un humain.

Et pourtant je me sentais comme au fond d'une tanière, d'un terrier, me sentais comme un animal piégé au cul d'une galerie, j'attendais d'entendre les cors et les cris, j'attendais, je craignais d'être le renard enfumé, la taupe expulsée, le lièvre qui détale et qu'on tire, je me repliais sur moi-même, pelage hérissé, museau palpitant, je léchais mes pattes et mon poitrail, sortais les griffes et, ne sachant plus rien tant la peur me faisait trembler, j'espérais en finir vite, souhaitais disparaître d'un coup tout autant qu'apparaître au grand jour, frissonnais, haletais, suffoquais, je bandais mes muscles en attendant le bruit, la clameur, les sabots des chevaux qui éventreraient mon abri pour me forcer

dehors, loin, me poursuivre à travers les broussailles, à travers la forêt, toujours plus loin, jusqu'à l'épuisement, les abois, la curée.

Mais rien, toujours rien.

N'y avait-il vraiment rien ici, rien d'autre que moi et mon imagination, moi et ma peur, moi et moi ? Il fallait en avoir le cœur net.

Je me mis à donner de la voix, ou plus exactement à chuchoter – discrètement, car on ne sait jamais à qui on a affaire : Y a quelqu'un ? Psstt !

Mais les mots s'éloignaient de moi sans me revenir, et sans m'apporter aucune réponse. Alors je m'enhardis et me mis à crier Hé ! Ho ! Quelqu'un ?

Ma voix se perdait au loin, résonnant en échos ténus qui agrandissaient encore le vide. Il n'y avait rien autour de moi, vraiment rien.

À n'en pas douter, j'étais au fond d'une oubliette.

Bon, me dis-je.

Il n'y a rien ici, rien d'autre que moi.

Rien ne sert de se lamenter.

Il faut en prendre son parti.

À toute chose malheur est bon : me voici libre d'agir à ma guise.

Et j'essayais de m'encourager, faisais des mmm et des ah, parfois même des oh, des ploc, hop, grrr, hem et han, je me raclais la gorge, prenais mon élan, recommençais, mais en vérité je ne bougeais pas d'un pouce et la peur me pétrifiait à l'endroit où je me trouvais, ici, dans une nuit plus noire que la nuit.

Lentement, avec prudence, je me ramassai sur moi-même,

l'oreille aux aguets me tassai, m'accroupis enfin pour tâter le sol. Il m'a semblé toucher de la terre, une terre sèche qui s'effritait entre mes doigts, terre inculte, aride, absolument stérile.

Alors je m'allongeai de tout mon long et me mis à ramper dans les ténèbres. J'avancais lentement, écorchant mes doigts sur les cailloux, éraflant la peau de mon torse, de mon ventre et de mes jambes contre chaque aspérité, chaque grain de sable dont le sol était fait, et je pensais que ma chair bientôt se confondrait avec cette matière obscure pour la fertiliser, y disparaître dans l'absorption de mon sang, ou me rendre poudre moi-même. Et tandis qu'ainsi j'avancais, respirant à grand peine et mordant la poussière, tandis qu'ainsi j'avancais j'ai senti la terre devenir humide et grasse, et des roches suintantes affleurer parfois.







Cette édition originale de
Sortir du trou,
mise en pages par
Juliette Roussel,
est sortie des presses de
Ott imprimeurs
pour paraître en février 2016.

© L'Atelier contemporain, 2016
ISBN 979-10-92444-37-7
www.editionsateliercontemporain.net

Ouvrage publié avec le concours du
Centre national du livre.